

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Repousser les frontières du savoir

Collectif, *Le romantisme au Canada*, sous la direction de Maurice Lemire, Québec, Nuit Blanche (Les cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise de l'Université Laval, série « Colloques »), 1993, 342 p., 24,95 \$.

Collectif, Présence de Jacques Ferron, sous la responsabilité éditoriale de Jean-Pierre Duquette, Jane Everett et Marcel Olscamp, dans *Littératures*, nos 9-10 (1992) (Cahiers du département de langue et littérature françaises de l'Université McGill), 1993, 260 p., 10 \$.

Collectif, *Les ailleurs imaginaires. Les rapports entre le fantastique et la science-fiction*, sous la direction d'Aurélien Boivin, Maurice Émond et Michel Lord, Québec, Nuit Blanche (Cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise de l'Université Laval, série « Colloques »), 1993, 306 p., 22,95 \$.

Michel Gaulin

Number 73, Spring 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38100ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gaulin, M. (1994). Review of [Repousser les frontières du savoir / Collectif, *Le romantisme au Canada*, sous la direction de Maurice Lemire, Québec, Nuit Blanche (Les cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise de l'Université Laval, série « Colloques »), 1993, 342 p., 24,95 \$. / Collectif, Présence de Jacques Ferron, sous la responsabilité éditoriale de Jean-Pierre Duquette, Jane Everett et Marcel Olscamp, dans *Littératures*, nos 9-10 (1992) (Cahiers du département de langue et littérature françaises de l'Université McGill), 1993, 260 p., 10 \$. / Collectif, *Les ailleurs imaginaires. Les rapports entre le fantastique et la science-fiction*, sous la direction d'Aurélien Boivin, Maurice Émond et Michel Lord, Québec, Nuit Blanche (Cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise de l'Université Laval, série « Colloques »), 1993, 306 p., 22,95 \$.] *Lettres québécoises*, (73), 45–46.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

The logo for 'Érudit' features the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Collectif, *Le romantisme au Canada*, sous la direction de Maurice Lemire, Québec, Nuit Blanche (Les cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise de l'Université Laval, série «Colloques»), 1993, 342 p., 24,95 \$.

Collectif, *Présence de Jacques Ferron*, sous la responsabilité éditoriale de Jean-Pierre Duquette, Jane Everett et Marcel Olskamp, dans *Littératures*, n^{os} 9-10 (1992) (Cahiers du département de langue et littérature françaises de l'Université McGill), 1993, 260 p., 10 \$.

Collectif, *Les ailleurs imaginaires. Les rapports entre le fantastique et la science-fiction*, sous la direction d'Aurélien Boivin, Maurice Émond et Michel Lord, Québec, Nuit Blanche (Cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise de l'Université Laval, série «Colloques»), 1993, 306 p., 22,95 \$.

Repousser les frontières du savoir

Trois ouvrages qui nous invitent à réfléchir sur la place et le rôle
des colloques dans l'évolution du savoir.

ÉTUDES LITTÉRAIRES
Michel Gaulin

FAIRE LE POINT, ÉVALUER, REMETTRE EN QUESTION, baliser des domaines de recherche jusque-là peu explorés, donner forme, enfin, à de nouveaux savoirs, tel est bien le rôle de cette institution singulière qu'est le colloque savant où se retrouvent, autour d'un thème ou d'une question, des «spécialistes». «[U]n "spécialiste", rappelle sur le mode plaisant Jean Marcel, en s'appuyant sur un adage universitaire sans doute apocryphe, «est celui qui connaît les autres "spécialistes"».» (*Présence de Jacques Ferron*, p. 12) Pour savants qu'ils soient, les colloques n'en sont pas nécessairement pour autant hors de la portée de l'honnête homme soucieux de questions culturelles, en l'occurrence ici, littéraires. Pour peu qu'ils aient été bien pensés, rigoureusement conçus quant à leurs fondements scientifiques, ils laissent dans leur sillage, notamment par la publication des «actes», une riche moisson de réflexions qui ajoutent aux connaissances que l'on possède déjà soi-même ou qui piquent suffisamment la curiosité pour que l'on aille de son propre chef voir de quoi il retourne.

Regards sur le romantisme

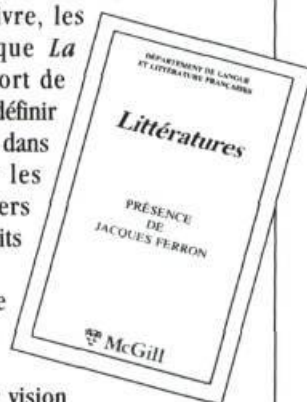
Dans *Le romantisme au Canada*, Maurice Lemire et ses collègues ont voulu s'attaquer au vieux mythe du «retard» de la littérature québécoise sur la littérature française de même qu'au postulat voulant que le romantisme dût se vivre — et s'exprimer — sur les bords du Saint-Laurent de la même façon qu'en France. Parce que leur sensibilité et leur vécu étaient différents de ceux de leurs cousins d'outre-Atlantique, les Canadiens ont forcément éprouvé le romantisme de façon différente aussi, «non parce qu'[ils] le connaiss[ai]ent moins, mais parce que, dans leur milieu, il répond[ait] moins bien à leurs besoins» (Lemire, «Présentation», p. 10).

Divisé en quatre parties, l'ouvrage explore d'abord le «paradigme

européen» (il ne faut pas oublier que le romantisme fut un phénomène transeuropéen, avec toutes les différences que cela suppose entre les nations et leur sensibilité propre); puis il s'intéresse à la façon dont le romantisme est entré au Canada, par le livre, les bibliothèques et la presse bien avant que *La Capricieuse* ne vienne mouiller dans le port de Québec en 1855. Une troisième partie tente de définir le visage du romantisme canadien, avant que, dans une dernière partie, l'on se penche sur les manifestations du romantisme dans les divers genres (roman, poésie, légende, théâtre, écrits intimes et éloquence).

On imagine mal un colloque sur le romantisme qui ne ferait pas appel aux lumières d'un David Hayne, d'un Claude Galarneau ou d'un Paul Wyczynski. Mais leur vision d'ensemble est déjà bien connue grâce à leurs travaux antérieurs, auxquels ils n'apportent ici que quelques nuances. C'est le mérite de ce colloque d'avoir fait la part large aux contributions d'une nouvelle génération de chercheurs peut-être davantage attentive que l'ancienne aux leçons de la pluridisciplinarité. Cela nous vaut des communications remarquables, celle de Michel Pierrsens, par exemple, autour de l'idée de nation et de la «progressive défaite des certitudes, entre littérature et politique» (p. 12), ou celle encore de Joseph Melançon sur le romantisme dans l'enseignement classique, où il nous est montré que le romantisme fut vite étouffé par l'obsession du modèle, donc de la forme. Comme le romantisme présentait une forme qui se voulait l'envers de la forme classique, quelle chance pouvait-il avoir de se faire agréer?

Excellentes aussi les prestations de Manon Brunet sur le lien entre l'institutionnalisation du romantisme officiel et national et l'institutionnalisation des pratiques littéraires tout court à travers le personnage incontournable de l'abbé Casgrain, de même que celle de Micheline



Cambroun, consacrée aux incidences du récit de l'exil des Patriotes sur les œuvres des années 1844 et 1845, respectivement l'année de l'amnistie et celle du retour des bannis. Louis Rousseau, enfin, s'attaque à un sujet difficile — encore en gestation — en tentant d'unifier, autour de la figure de l'abbé Joseph-Sabin Raymond, histoire littéraire, histoire religieuse et, plus globalement, histoire des mentalités (p. 200) pour témoigner d'un « processus de changement socioculturel majeur qui, en l'espace d'une génération témoin d'un réveil religieux de grande amplitude, aura donné lieu à l'élaboration d'une nouvelle totalité culturelle, celle de la Nation-Église » (p.200).

La partie la plus faible de l'ouvrage, parce que moins novatrice, à mon avis, m'apparaît être la dernière, consacrée aux divers genres. Mais, attention, une surprise nous y attend, le très beau texte de Laurent Mailhot sur les « Dernières lettres d'un condamné » du chevalier de Lorimier, dans lesquelles « le signataire en sursis renvoie chacun, chaque destinataire, chaque lecteur, à sa propre existence individuelle et collective, nationale » (p. 316), ce qui en fait indéniablement, aux yeux de Mailhot, un écrivain romantique.

Actualité de Jacques Ferron

Autre personnage incontournable de notre firmament littéraire que cet homme de lettres médecin qui, contrairement à l'abbé Casgrain, n'a pas tant cherché à se hisser au rang de chef d'école qu'à poser bien modestement sa pierre sur l'édifice de l'écriture, restée pour lui toujours aussi incertaine que le pays lui-même.

À quelques années de sa disparition, le temps était venu de tenter de décanter l'apport de cet écrivain qui « reste toujours à découvrir ou à redécouvrir », pour reprendre le mot de Jean-Pierre Duquette dans ses « Propos liminaires » (p. 7), de corriger aussi, comme le suggère Ginette Michaud (p. 81), l'étroussure des lectures que l'on avait pu jusqu'ici faire de son œuvre.

Moins focalisé que le colloque sur le romantisme parce que l'on n'avait pas tenté, au départ, d'en regrouper les participants autour d'une thèse à étayer, le colloque tenu à McGill en novembre 1992 a attiré une collection plus hétéroclite de textes, soit de correspondants de Ferron (Pierre Cantin ou John Grube), soit de chercheurs qui se sont attachés à une œuvre en particulier ou à un aspect du corpus. Parmi les plus intéressants m'ont paru le texte de Ray Ellenwood sur les difficultés inhérentes à la traduction d'une œuvre aussi enracinée dans la réalité québécoise que celle de Ferron, et celui, remarquable comme à l'accoutumée, de Ginette Michaud sur *Le pas de Gamelin*.

C'est sans doute la marque d'un grand écrivain que d'être considéré comme une figure charnière qui « passe le pas des générations » et dont l'œuvre ouvre la voie « à une pluralité de lectures qui ne s'annulent pas l'une l'autre mais se cumulent », comme le fait observer (p. 230) Pierre L'Hérault dans son texte qui n'avait probablement pas été commandé pour faire la synthèse du colloque, mais qui en tient lieu en quelque sorte.

Fantastique et science-fiction

L'ouvrage issu du colloque international tenu à l'Université Laval en mai 1990 dans le cadre des travaux du GRILFQ (Groupe de recherche interdisciplinaire sur les fantastiques dans l'imaginaire québécois) sera peut-être, pour le grand public, même cultivé, le moins accessible de la fournée recensée ici, à moins que l'on ne soit déjà bien au fait des complexités du monde des *fandoms* et des *fanzines*, mots dont j'ignorais pour ma part jusqu'à l'existence.

Au-delà de ces termes quelque peu barbares, cependant, c'est sur la très sérieuse question des genres que se sont penchés les participants à ce colloque, problème d'autant plus épineux, en ce cas-ci, que l'on a affaire à des sous-genres qui, en fonction des catégories (trop ?) bien définies de l'histoire littéraire, ressortissent à ce qu'il est convenu d'appeler la paralittérature.

En définitive, cependant, la question de fond sur laquelle réfléchissaient les participants — celle de savoir « si c'est l'histoire qui donne l'impulsion aux formes nouvelles de l'imaginaire ou si, au contraire, c'est l'imaginaire qui s'instaure comme le moteur, puis le reflet, critique, distordu ou non, des remous sociaux » (« Introduction », p. 11) — n'est guère éloignée de celle que se posaient les participants au colloque sur le romantisme. Y a-t-il espoir qu'elle soit jamais résolue ?

Le colloque avait l'avantage de réunir à la fois des théoriciens et des praticiens en même temps que critiques (notamment André Carpentier et Élisabeth Vonarburg). À défaut de me sentir tout à fait à l'aise dans ce territoire pour moi à peu près complètement inconnu, j'ai particulièrement aimé le texte de Carpentier, texte de créateur, avec ses propos sur la « chaîne avant-textuelle » qui fait « ressortir la mouvance de ce que l'on appelle l'intentionnalité du texte, qui bouge encore d'un état à l'autre, jusqu'à s'arrêter sous une forme qui, sans être la seule possible, bien sûr, est jugée satisfaisante » (p. 22).

De l'ensemble, j'ai retenu que la SF est une forme dynamique qui a su trouver sa place au soleil grâce à sa capacité d'adaptation qui la distingue des « genres isolationnistes ou dissociatifs [qui] s'éteignent dans leur forme figée même » (Carpentier, p. 24).

Au-delà des propos savants que tiennent les universitaires sur la littérature, il ne faut jamais oublier que, ce qui fait que la littérature existe, c'est « le bonheur de lire », comme le rappelle opportunément Jean Marcel dans sa conférence d'ouverture au colloque Ferron (p. 16). « [O]n cherche le plaisir dans sa propre rhétorique de lecteur autant que dans le texte », fait d'autre part observer Alain Viala, cité en épigraphe à son texte par Renald Bérubé dans *Les ailleurs imaginaires* (p. 137).



Jacques Ferron

